Couture éternelle

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition française]**

Band (Jahr): **- (1962)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-791700

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

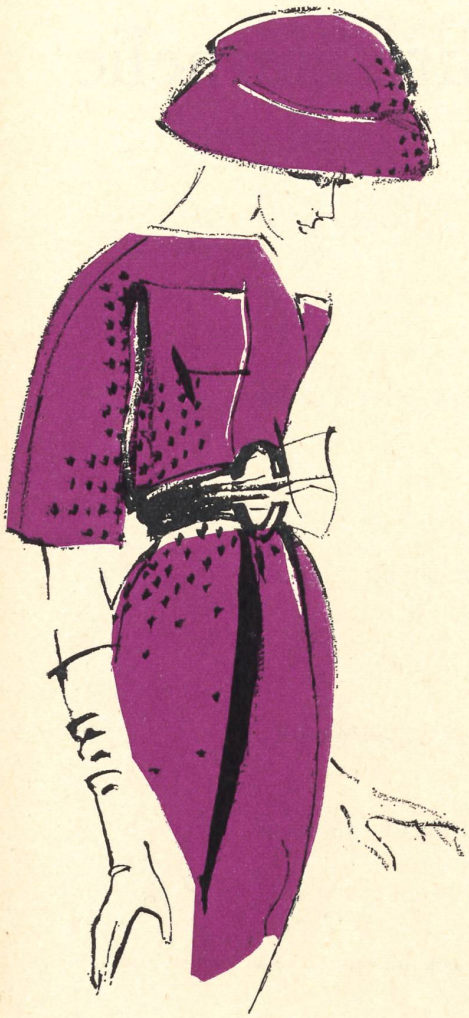
Couture éternelle

YVES SAINT-LAURENT

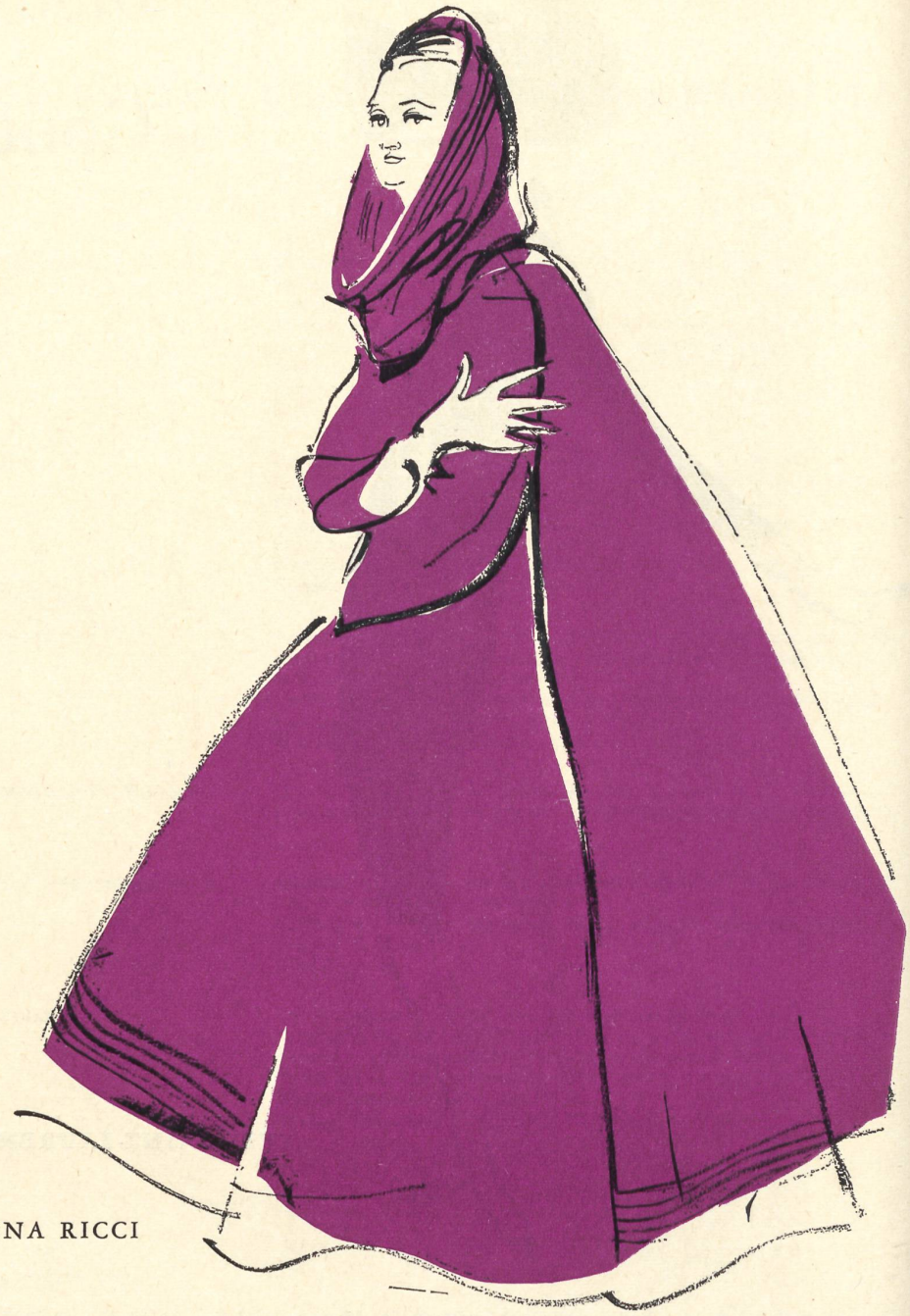
Je vous ai découverte, madame, dès que mes yeux ont pu se fixer sur la meilleure réussite de la Nature, un peu avant 1914. Vous portiez des robes à jupes balayeuses, des guimpes, des corsages haut boutonnés, des tailleurs rigides, des voilettes et des chapeaux immenses, empanachés comme des gâteaux recouverts de crème Chantilly. Et cette première apparition dans mon univers enfantin a été pour moi la révélation de la beauté, mais d'une beauté à la fois sévère et froufroutante. Je vous regardais en cachette danser le tango. Et, dans mon petit monde, si l'on parlait de Fragson, le chanteur à la mode, on donnait des lettres de noblesse aux grands couturiers de l'époque, les Paquin, Worth, Premet, Doucet, Chéruit, Callot, et à l'enfant terrible de la couture, Paul Poiret.

Je vous ai connue pendant la guerre 14-18, vous libérant de vos panaches, de vos corsets et de vos enroulements, écourtant vos jupes et les élargissant. Vous n'aviez pas encore l'allure garçonnière que vous deviez adopter quelques années plus tard, mais je vous trouvais sensationnelle dans ces robes qui avaient quelque chose d'un uniforme, quand vous sortiez seule dans les rues, quand vous vous évadiez de votre cadre conformiste. C'était l'époque des bars du type Cintra ou Bodega, des aviateurs aux bottes lacées, du dévouement aux œuvres, à la Croix-Rouge, mais, en dépit de la dureté des temps, c'était aussi une époque d'élégance, et les couturiers continuaient à créer pour vous, car rien n'arrête l'élégance. Dans leur peloton de tête Jeanne Lanvin avait pris sa place.

Je vous ai connue et admirée après la grande guerre, dans les déchaînements et la soif de vivre d'un monde libéré de la destruction. Que vous me paraissiez belle dans vos somptueuses robes des galas de Deauville et de Cannes ; combien vous me sembliez attirante et mystérieuse dans les dancings qui surgissaient un peu partout, dans les bars particuliers dont toute demeure s'agrémentait alors (et où l'on dégustait les cocktails qui devaient lourdement grever l'héritage pathologique de la génération suivante). Vous portiez des robes de Chanel, de Patou, de Vionnet et de tant d'autres. Vos jupes allaient en s'écourtant toujours davantage, vos tailles étaient marquées au genou, vous aviez des chapeaux casques, des



JEAN PATOU



NINA RICCI

accroche-cœurs, de longs fume-cigarettes, des fourreaux perlés, vous ressembliez aux Dolly Sisters et vous dansiez le fox-trot. Comme vous n'en êtes pas à un paradoxe près, vous vouliez être une garçonne et vous demeuriez charmante et féminine, Dieu merci.

Je vous ai connue pendant la dernière guerre, habillée par Lelong, Fath ou Maggy Rouff, vêtue de tissus de remplacement, mais avec chic et grâce, coiffée de chapeaux démesurés, juchée sur votre bicyclette, la jupe s'envolant au gré du vent, gaie, pimpante.

J'ai continué de vous admirer lorsque le monde s'est de nouveau ouvert à vous, lorsque Balmain et Dior sont apparus, qu'ils ont transformé votre silhouette, qu'ils ont construit autour de votre corps une architecture nouvelle, lorsque la splendeur des tissus est revenue.

Et je persiste à m'émerveiller de votre apparence dans vos nouvelles robes de Cardin, de Crahay, de Bohant, de Castillo ou de Saint-Laurent, à moins que ce ne soit de Balenciaga ou de Givenchy.

Tout cela pour en venir à ceci : il y a une permanence de la beauté et du chic féminins, quelle que soit l'époque, dure ou facile, quels que soient les couturiers, qui orchestrent la symphonie. Je viens de citer quelques noms, mais c'est plus de cinquante qu'il eut fallu aligner pour être impartial. Rien n'y fait. Chaque année, depuis que je m'intéresse à ces choses, j'entends dire ou je lis que la couture est en perte de vitesse, que la clientèle particulière n'a plus les moyens d'acheter les créations de la couture, que les acheteurs se détournent d'elle. Or, elle est toujours aussi vivante, aussi ingénieuse, aussi pleine de talent.

Elle se modifie, voilà tout, et c'est le secret de son impérissable existence. Des esprits chagrins se plaignent, à chaque saison nouvelle, écrivent qu'il n'y a plus d'unité, que la frontière entre la couture et la confection est de moins en moins tranchée, que le style a moins de tenue. Mais ce sont les mêmes esprits chagrins qui se ruent dans les salles de cinéma pour applaudir le style échevelé et désordonné de Brigitte Bardot (qu'ils critiquent mais qu'ils admirent). Un couturier ne serait

GRÈS

PIERRE CARDIN

pas un couturier s'il ne vivait pas avec son époque, dont il est le reflet idéalisé.

C'est à quoi je pensais en voyant défiler les modèles des dernières collections. Et je criais « bravo » pour leur liberté d'expression, pour leur diversité d'inspiration, pour leurs excès : ce n'est pas avec une mode sage qu'on bâtit *la mode.* Sur les structures filiformes des mannequins, j'imaginais la femme de l'hiver prochain, et je me sentais prêt à l'admirer comme je le faisais de ses devancières.

Je la voyais dans les rues luisantes sous la pluie, descendant de sa voiture en un lieu de stationnement interdit, dans un de ces nouveaux tailleurs farfelus qui sont la preuve de la fantaisie des couturiers de 1962.

Jadis on nommait tailleur un vêtement strict comportant une jaquette et une jupe ; la coupe était classique et limitée dans son expression. Aujourd'hui, le mot tailleur est une étiquette qui veut tout dire : entre un tailleur de Cardin, de Capucci, de Laroche, de Ricci, de Griffe ou de Balmain, il n'y a rien de commun. Le tailleur, c'est dorénavant un prétexte, s'appliquant à un ensemble qui se voudrait pratique, qui se compose d'un vêtement d'en haut, avec ou sans col, avec ou sans écharpe, avec ou sans ceinture, long et court, net ou compliqué, et d'une jupe stricte ou plissée, enroulée ou repliée. Dans les nouvelles collections, le rôle amusant est maintenant réservé au tailleur. J'ai beaucoup aimé les vestes longues de Cardin, les vestes ceinturées de Dior, de Capucci ou de Féraud.

J'ai pris grand plaisir à regarder les vestes courtes de Griffe ou de Maggy Rouff, les cols bouillonnés de Balmain, et toutes les écharpes de tissu ou de fourrure dont les uns et les autres les agrémentent. C'est là qu'on voit combien, en réalité, la marge qui sépare la couture de la confection est importante : la coupe, la splendeur des étoffes, des fourrures demeurent le privilège de la couture et l'on ne saurait trop applaudir les succès des créateurs de ces tissus de rêve qui permettent la composition de ces modèles.

Comme chaque saison d'automne, j'ai aimé ces manteaux qui sont aussi glorieux dans leur envolée que la cape du torero, dont, entre parenthèses, ils ont presque partout, cette année, la cou-

GUY LAROCHE

leur vive et franche, puisque le rouge agressif est de mode. Qu'ils s'agrémentent de ces énormes boutons que le regretté Jacques Fath lança, qu'ils s'épanouissent dans des métrages fabuleux, qu'ils soient prolongés de cols à capuchon ou de cols à cagoule, eux aussi sont inimitables. A noter, la réapparition de la redingote.

Que vous dire des robes ? Que là, c'est l'éventail complet de tous les modes d'expression. Et que, vraiment, on ne saurait les définir. Je cherche un point commun et n'en trouve pas, sinon que la couleur noire est la dominante, que les jupes ont tendance à être allongées, qu'en dehors des lainages, des tweeds et des pieds de poule elles se ressemblent par leur faux aspect de simplicité et de facilité.

Il y a, naturellement, les robes du soir. Ce sont les enfants chéris des couturiers, parce qu'elles s'évadent des temps et des saisons et que, pour elles, le seul impératif est la beauté ; beauté de matière, beauté de coupe, beauté d'allure. Paillettes, broderies, dentelles, guipures, voiles, crêpes, mousselines, lourds lamés, drapés savants à la Grès, c'est un éventail de splendeur. Pour être juste, il faut parler des efforts des paruriers ; les bijoux et les parures de composition ont atteint un niveau artistique exceptionnel et j'ai vu tels colliers qui ne dépareraient pas une robe de cour.

Pour terminer, je voudrais livrer à vos méditations un petit travail parfaitement stupide auquel je me suis livré, décortiquant les principales revues de modes et pointant le nombre de citations de couturiers, aussi bien dans la partie publicitaire des fabricants de tissus et accessoires, que dans la partie rédactionnelle. Les noms les plus souvent reproduits, cette saison, sont Dior, Ricci, Cardin, Lanvin, Carven, Balmain, Heim, Louis Féraud, Grès, Saint-Laurent, Griffe, Laroche, Michel Goma, Patou, De Rauch, Capucci et Estérel. Ça ne veut peut-être rien dire, mais c'est tout de même une indication. *Gala*